

MANGERONT-ILS?...

Les peuples qu'en amuse de paroles et du bruit - discours de De Gaull, voyage présidentiel en superdreadnought, procès de faux résistants et de vrais «*collaborateurs*», scandales policiers (un scandale par jour, oublié le lendemain), revendications territoriales et bagarres parlementaires, prêches à Notre-Dame et conférences à Moscou — les peuples donc, que l'on prépare ainsi, lentement, par l'abrutissante politique, à un servage plus terrible et à une guerre plus totale, les peuples ne savent plus qu'une chose: ILS ONT FAIM.

Ils ont remis le soin de les faire travailler, et par conséquent de les faire manger, entre les mains des États, des États «*vainqueurs*» de la récente tuerie.

L'État est devenu Providence universelle. «*Gouverner, dit-on, c'est prévoir. Ayant mit sur pied la plus formidable machine à massacrer qu'on ait jamais vue, les États doivent être capables d'utiliser, dans la paix, leurs esclaves bénévoles - et de les NOURRIR.*»

Les nourrir? Il semble que ce soit la dernière chose dont les «*pouvoirs publics*» soient capables. Et peut-être est-ce le cadet de leurs soucis.

Les peuples ont patienté trois ans. Et maintenant, après trois ans de «libération» et de «victoire», la famine, la vraie famine recommence à déferler sur l'Europe, plus sombre encore qu'aux pires heures de l'occupation et de la guerre. On l'a vue venir; le blé a gelé cet hiver, et la sécheresse profonde du printemps a complété l'œuvre du froid dans une série de pays et personne n'a daigné s'en occuper pour y porter remède.

Déjà, en Roumanie, en Hongrie, en Yougoslavie, en Autriche, des PAYSANS mangent de la paille, mangent de la terre, mangent l'écorce des arbres; au village, les glands et les laines atteignent des prix de marché noir: l'on est à trois mois de la récolte, et la récolte, si elle n'est pas fauchée en herbe par des affamés qu'il faudra faire déguerpir à coups de fusil, nourrir le peuple, et à grand peine, jusqu'à L'ENTRÉE DE L'HIVER. Ensuite?... Ensuite on verra.

La Russie, espoir des travailleurs du monde, viendra-t-elle à leur secours? La Russie est à l'Est la puissance occupante. Elle contrôle le commerce extérieur et la navigation sur le Danube; les traités de commerce qu'elle a conclus avec les contrées vassales interdisent formellement l'importation des céréales américaines, dont la Russie elle-même a besoin. Car des blés soviétiques, il ne faut pas songer à en distraire la moindre parcelle! L'organisation totalitaire de l'agriculture par la bureaucratie stalinienne est techniquement si remarquable, que, même en année normale, des régions agricoles immenses ne suffisent pas à leurs besoins et restent sous-alimentées. Les «*kolkhoses*» ni connaissent ni la fumure, ni les engrais verts, ni l'assolement triennal de chez nous, ni les combinaisons les plus élémentaires de l'agriculture et de l'élevage. Là où le jardinage européen nourrirait toute un village, l'«*usine à blé*» soviétique, ruinant le sol par la succession blé sur blé, ne nourrit pas même un hameau. Un travail harassant dans les grands travaux annuels, puis un sommeil de bête, ou le racolage en masse pour l'usine, voilà, malgré les tracteurs, ce que les agronomes marxistes ont trouvé de mieux pour une «*armée industrielle de la production agricole*», dont les méthodes de base restent celles du vieux nomadisme annuel des steppes asiatiques.

Mais il y a encore ceci: à peine sorti de la guerre, l'État stalinien s'est rué dans la préparation d'un nouveau conflit.

Et le voilà sacrifiant tout au rééquipement et au développement du secteur de production guerrier, impérialiste et bureaucratique par excellence: l'industrie lourde. LA SIDÉRURGIE. Des provinces entières comme la Bukovine et la Bessarabie ont été dépeuplées pour remettre en route les mines et les hauts-fourneaux du Donbass. Et le 6^{ème} plan quinquennal prévoit des tonnages records pour 1950, tout comme si l'homme se nourrissait de fer et non de pain.

Nous admirons en France l'incroyable impéritie de M. Ramadier, qui songe à diminuer les rations quand les boulangeries sont vides. Elle n'a d'égale que celle des camarades Kaganovitch et des Andiev qui sont maintenant acculés à des mesures désespérées pour sauvegarder en Ukraine les grains des prochaines semailles.

Quant à la grande idée de M. Bidault, «*désindustrialiser l'Allemagne*», on en aperçoit trop tard les résultats nécessaires. L'agriculture allemande, une des plus du monde est fondée sur l'emploi massif des engrais chimiques, et particulièrement des nitrates synthétiques. Amputée de son industrie des EXPLOSIFS (indésirable pour des raisons politiques), l'agriculture allemande n'est pas viable. Elle l'est d'autant moins que les grandes terres à labours des provinces prussiennes ont été attribuées à la Pologne, tandis qu'était refoulée en masse vers Berlin et vers Dresde la population allemande des territoires annexés. Sans engrais, sans carburants synthétiques ni cheptel mort (le cheptel vif ayant presque entièrement disparu), pas d'«*agriculture allemande*». L'Allemagne «*désindustrialisée*» doit vivre de blé américain gratuit. Le vainqueur nourrit le vaincu.

Mais ce blé, que le monde entier se dispute, M. Hoover ne semble plus disposé à le distribuer sans rémunération par le canal de l'U.N.R.A. Autrement dit, l'Allemagne n'a plus qu'à mourir de faim; ce qu'elle a d'ailleurs déjà commencé de faire.

Absurdité des nationalismes: l'Angleterre séparée de l'Irlande, l'Allemagne du Nord économiquement coupée du Danemark (un des rares pays où les vivres soient en excès); la France vouée à exporter les meilleurs produits de son sol pour redresser la balance du commerce extérieur obérée par les dépenses somptuaires d'un gouvernement gaspilleur et ignare; l'Espagne transformée en prison, saignée à blanc par le massacre et l'exil des travailleurs et plongée toujours plus avant dans la misère par l'entretien d'un monde de parasites professionnels (clergé, armée, police et bureaucratie fasciste); l'Italie ruinée et surpeuplée; le Portugal voué à l'analphabétisme et à la disette sous la houlette très-chrétienne du dictateur Salazar; la Grèce, la Pologne, la Palestine, la Slovaquie converties en théâtres d'hostilité et de pillage réciproque entre les partis et les races hostiles. Partout la foire d'empoigne, - illégale ou légalisée, mais toujours liée aux inepties du dirigisme universel; partout les nationalisations ruineuses alimentant les «*nouveaux messieurs*» et les anciens porteurs de titres, aux dépens des consommateurs et des contribuables; partout enfin le travail productif qu'on décourage par les bas salaires - devant la spéculation et le trafic offerts comme seules occupations rentables aux individus en quête d'un gagne-pain, devant la corruption politicienne prenant les proportions d'une institution nationale, devant la police même du marché noir, devant l'inflation bureaucratique et militaire accaparant les forces vives dans le culte de l'inutilité et de la destruction.

Et, comme conséquence de tout cela, la faim, la rancœur et la croissance des névroses chauvines et autoritaires, la revendication du travail forcé (pour les autres) cette folie suprême, générale: la hantise de l'homme fort, le désir d'être «*gouverné*».

(non signé).
